

# Lacan Quotidien



N° 802 – Dimanche 25 novembre 2018 – 18 h 04 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Et l'Histoire dans l'histoire ?

EN AVANT

**Le réel de l'Histoire** par Caroline Doucet

**Quand le réel est plus bégueule que la langue**  
**De ce qui cesse de ne pas s'écrire de la démocratie**  
par Marco Mauas

**S'orienter sans céder à la passion identitaire** par Jean-Pierre Klotz



## **Le réel de l'Histoire**

**par Caroline Doucet**

Nous sommes embarqués dans l'Histoire. L'inconscient dépend de l'histoire. Il porte la trace des signifiants et idéaux des générations précédentes, de ce qui se répète et voudrait se faire oublier, la logique pulsionnelle propre à chacun ainsi que « quelques traces, discontinues et fragmentaires – sous la marque du traumatisme – de l'histoire » (1), celle de l'Europe à l'occasion. Là le réel du sujet croise le réel de l'Histoire. La psychanalyse est donc concernée par l'Histoire et ses influences politiques. D'autant que, si l'analyse opère dans la sphère privée, ses effets portent au-delà du destin privé dans l'époque.

### *L'histoire comme travail*

L'oubli est le fondement de la psychanalyse qui ne vise pas pour autant la restitution *ad integrum* du passé, l'établissement de l'anamnèse ou la constitution d'une mémoire sans faille. Pour la psychanalyse, la mémoire est inséparable de l'oubli, elle procède de la méconnaissance (2). La mémoire propre à l'inconscient conduit vers le non-rapport, l'opacité sexuelle à partir de laquelle tout sera repris, une reconstruction qui inclut la dimension de la vérité menteuse. Il s'agit donc de *réécrire l'histoire*, de révéler ce que le refoulement soustrait au sujet, sa jouissance propre, l'objet innommable qui l'anime. À cette perspective individuelle, Freud ajoute le *Malaise dans la civilisation*, le « retour du résidu de réel qui ne peut être introduit dans la pacification que le symbolique apporte à l'imaginaire » (3). Isoler ce réel, en démontrer la présence inéluctable et le traitement qu'une civilisation opère sur le réel, relève de la psychanalyse.

La façon dont une époque traite l'oubli et la mémoire concerne donc la psychanalyse. Que peut-elle, sachant que l'amnésie nous menace toujours, que la mémoire est sélective ? Il ne s'agit pas pour autant d'entretenir la mémoire par nostalgie mais de cerner *le réel de l'histoire*, celui qui persiste, insiste, ne cesse pas de s'écrire, se répète, faisant que, d'une génération à l'autre, on n'en tire jamais les leçons. Le sujet de la connaissance n'a rien de commun avec le sujet du signifiant aux prises avec la jouissance. Les faits nous l'enseignent, « la répétition est fondée sur un retour de la jouissance » (4). « Ce qui nécessite la répétition, c'est la jouissance » (5).

De ce point de vue l'Histoire serait le résultat d'un processus identifié et déterminé, fondé sur un continuum inéluctable. Pourtant, il est possible « de rompre la répétition et [de] créer un événement : aller de l'histoire comme légende à l'histoire comme travail » (6). Le réel rythme l'Histoire. Il s'agit alors d'identifier et de nommer son réel pour qu'elle demeure le creuset d'une construction toujours à venir.



### *La faute à l'Europe ?*

Au moment de l'approche des élections européennes, alors que l'on assiste à la montée des nationalismes, s'impose fortement ce qui a constitué l'œuvre de Chartier, « la crainte [qui] a habité l'Europe moderne – et [qui] nous tourmente encore. D'un côté l'effroi devant la prolifération incontrôlée des écrits, l'amas des livres inutiles, le désordre du discours. D'un autre, la peur de la perte, du manque, de l'oubli » (7). Il ne s'agit pas pour la psychanalyse de faire œuvre historique, mais, à l'instar de Lanzmann, de produire « la pensée qui nous a enfin permis de nous souvenir » (8), de faire apparaître la place d'objet, le réel que les discours recouvrent. Foucault avait attiré notre attention en ce sens : « qu'y a-t-il donc de si périlleux dans le fait que les gens parlent, et que leurs discours indéfiniment prolifèrent ? Où donc est le danger ? » (9). Lacan répondait en mettant l'accent sur la place de « cet objet *a* [qui] désigne précisément ce qui, des effets du discours, se présente comme le plus opaque, comme depuis très longtemps méconnu, et pourtant essentiel. Il s'agit de l'effet de discours qui est effet de rejet » (10).

L'intervention de François Fillon, candidat de la droite lors de la dernière élection présidentielle à propos de l'immigration permet de l'illustrer. « On a des blocages juridiques, constitutionnels [...]. On a une difficulté avec la cour européenne des droits de l'homme [...]. On a un problème avec les juges qui s'appuient sur la Convention européenne des

droits de l'homme pour prendre des décisions contraires à l'intérêt national. Ils veulent par exemple imposer [...] l'impossibilité de mettre en place des quotas à cause de l'immigration familiale [...]. Je propose de lutter avec les autres pays contre le gouvernement des juges européens. Si on ne peut pas, je propose que l'on se retire de la Convention européenne et qu'on y ré-adhère avec des réserves » (11). Et voici les juges mis en accusation, l'Europe désignée ! Dans ce discours le candidat taisait « les raisons qui fondent l'universalité des droits » (12), négligeant à dessein « la hiérarchie des normes qui relie le droit de chaque pays aux conventions internationales en matière de migration » (13). À cette logique qui sème la confusion entre ce qui relève du droit de l'Europe et de celui des États s'associe celle de la surenchère qui consiste à vouloir changer le droit au détriment de ses fondements historiques.

Contrairement à ce qu'une vision courte de l'Histoire voudrait laisser croire, l'Europe n'est pas un continent aux peuples homogènes ou autochtones (14), mais le fruit de grandes migrations depuis son émergence jusqu'à nos jours et pour les temps à venir. Les corps parlants se déplacent, n'en déplaise à Laurent Wauquiez pour qui « l'enracinement » est le gage d'un attachement à la nation française. Le rêve d'une migration réduite à zéro au nom d'un pragmatisme ou d'un réalisme va contre l'Histoire qui n'est faite que de déplacements au rythme de la jouissance des corps. Les migrations sont « irrépressibles » (15), structurelles et conjoncturelles à la fois. Ce réel migratoire, constitué « des flux humains alimentés en continu par des causes durables » (16), est devenu, sous l'emprise des mots une « crise migratoire », « concept politique inventé pour justifier certaines mesures de plus en plus répressives, et [...] permettre à certains partis populistes de marquer des points électoraux » (17). Ainsi, la nomination des phénomènes dépend du point d'où l'on regarde – la petite histoire ou la grande Histoire, la micro histoire ou la macro Histoire.



### *Le sujet historique*

Le sujet n'est pas totalement extérieur à ses origines, à son histoire ni à celle de l'autre, il est historique. L'inconscient relève d'une mémoire trans-individuelle sans cesse en construction. Car si le souvenir est propre à un sujet, la mémoire porte « par-delà son propre souvenir, le souvenir de tous les autres. La mémoire, c'est leur mémoire, c'est la mémoire des autres » (18), elle est donc extime. Elle inclut un trou, un irréprésentable, qui induit un nécessaire et incessant travail de restitution. Il ne s'agit pas de combler le trou mais d'identifier le noyau de réel historique qui, situé au cœur de la mémoire, persiste et oriente les lectures politiques du monde contemporain, entre une exigence de vérité et un *n'en rien vouloir savoir*.

Ainsi, depuis quelques années, des critiques acerbes contre la Convention européenne des droits de l'homme ne cessent de se faire entendre, « phénomène signal d'un changement de Stimmung » (19), selon Antoine Cahen. Politique d'omission ou de refoulement, rien n'est dit sur ce qui a conduit à l'établissement de ce traité international signé par les États membres du Conseil de l'Europe le 4 novembre 1950 dont le but est de protéger les droits de l'homme et les libertés fondamentales. Cette Convention se réfère à la Déclaration universelle des droits de l'homme, proclamée par l'Assemblée générale des Nations unies le 10 décembre 1948, elle a donc été établie au lendemain de la seconde guerre mondiale, après les atrocités que l'on sait. La forclusion de l'histoire européenne par les discours politiques contribue à l'ascension des populismes et du discours nationaliste. Comment ce discours réussit-il à attraper des corps ? Le discours du maître pétrit (20). Comme tout discours, s'adressant « à l'Autre comme un *Tu*, [il] fait surgir l'identification » (21) qui suffit à figer des sujets, « avec ce que cela comporte de mise en question du plus-de-jour sous sa forme de plus-value » (22). L'espoir d'en avoir « son petit bout » suffit à provoquer un « effet d'identification » et partant un effet de ségrégation. Le discours du maître a la mémoire courte. Il pousse aujourd'hui à une réduction de l'histoire, à son effacement, à forclure le réel de l'Histoire.

Face au non-dit, il y a donc lieu, avec la psychanalyse, de parler l'Histoire. Il n'y a de mémoire que parlée. Parler fait advenir l'ab-sens. D'où la fonction du témoin auquel Lanzmann a donné toute sa dimension. Le réel de l'Histoire, la mémoire et l'inconscient se constituent dans la relation à l'Autre et aux autres. Ils sont le fruit d'un nouage dont dépend l'avenir de la psychanalyse.

1 : Palomera V., « Oubli et mémoire historique. Quelques notes », *La lettre mensuelle*, n° 168, 1998, p. 35.

2 : Cf Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, p. 227.

3 : Miller J.-A., *Divins détails*, p. 154.

4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, p. 51.

5 : *Ibid.*, p. 51

6 : Palomera V., « Oubli et mémoire historique », *op. cit.*, p. 36.

7 : Chartier R., « Écouter les morts avec les yeux », *Leçons inaugurales du Collège de France*, 2008, p. 67.

8 : Desplechin, A., Postface, Lanzmann, *Sobibor*, *op. cit.*, p. 69.

9 : Foucault M., *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 8.

10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *op. cit.*, p. 47.

11 : François Fillon, débat avec Elisabeth Lévy, BFM-TV, 16 novembre 2014, cité par François Héran, *Avec l'immigration. Mesurer, débattre, agir*, Paris, La découverte, 2017.

12 : *Ibid.*, p. 109.

13 : *Ibid.*

14 : Cf. Carpentier J., Lebrun F., *Histoire de l'Europe*, Paris, Points, 2001.

15 : Foucher, M., « Les migrations sont irrépressibles », *Le Monde*, 6 août 2015. « Pour le géographe Michel Foucher, le drame des migrants ne peut se résoudre qu'avec les pays d'origine. »

16 : Héran François, *Avec l'immigration, mesurer, débattre, agir*, Paris, La découverte, 2017, p. 106.

17 : Rousseaux V., *La crise migratoire n'est pas une crise. Entretien avec François Gemenne*, OXFAM, Magasins du monde.

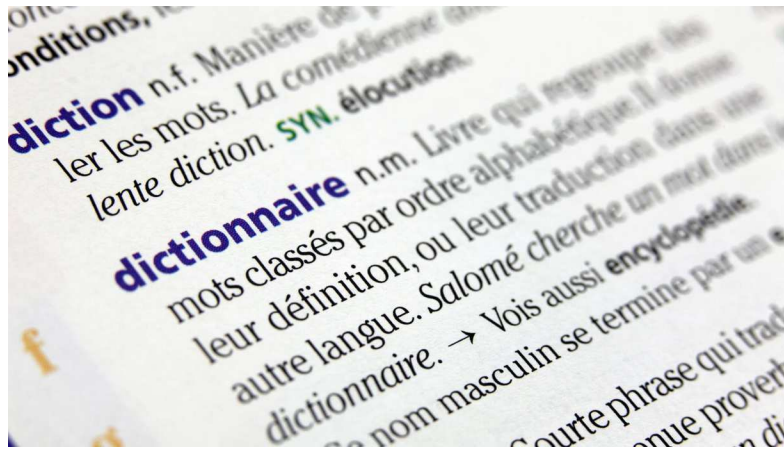
18 : Wajcman G., « Oh Les derniers jours », *Les temps modernes*, n° 608, 2000, p. 11.

19 : Cahen A., « D'une certaine inhibition dans la défense de l'État de droit en Europe », *Quarto*, n° 117, 2017, p. 72.

20 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, p. 228.

21 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, p. 29.

22 : *Ibid.*, p. 29.



## Quand le réel est plus bégueule que la langue De ce qui cesse de ne pas s'écrire de la démocratie

par Marco Mauas

On s'accorde à dire que la démocratie est nécessaire, condition absolue et préalable, pour que vive et respire le discours analytique. Celui-ci selon Lacan « vaut d'être porté à la hauteur des plus fondamentaux parmi les liens qui restent pour nous en activité » (1). Qu'est-ce à dire sinon que, grâce à l'existence de ce discours, les *signifiants-maîtres* des autres discours sont interrogés ?

La démocratie existe depuis bien plus longtemps que le discours analytique. La Grèce antique, première démocratie connue, a pu condamner Socrate à mort pour l'incidence de sa parole, parole prononcée et jamais écrite. Le désir de Socrate est considéré par Lacan comme un problème non résolu, voisin de sa question sur le désir de l'analyste. La politique comme telle ne pourrait fournir le levier *motériel* pour en savoir plus sur ce qu'est l'essence de la démocratie. Il y a des conditions *dans* la démocratie, datées, qui se révèlent fortuitement plus favorables à l'existence du discours analytique – des contingences (réelles) ; des coupures (symboliques) dans la démocratie ; le *pas-tout* de la démocratie.

\* \* \*

En Argentine, mon pays natal, on se demande aujourd'hui quel a été le moment historique précis où la psychanalyse lacanienne a fait son entrée dans la société.

Il semblerait qu'un accord se dégage sur le fait que, bien avant le coup militaire du général Onganía en 1966, Oscar Masotta, qui a contribué à l'introduction de l'enseignement de Lacan en langue espagnole, avait commencé à donner des conférences et à animer des groupes d'étude autour de Lacan. Cela viendrait démentir (ou pas) l'opinion répandue selon laquelle des groupes d'étude sur l'enseignement de Lacan auraient constitué une sorte de refuge en marge des universités, échappant à la persécution des professeurs et des intellectuels. On entend que, dans certains cas, ces groupes d'étude auraient permis de sauver la vie d'un certain nombre de jeunes, en leur évitant d'être embarqués dans la lutte armée contre cette dictature militaire comme dans celles qui suivirent.

Dans ce débat, on entend aussi que la psychanalyse lacanienne aurait vraiment pénétré en Argentine en 1983, c'est-à-dire dès l'établissement du gouvernement démocratique du président Raoul Alfonsín. Les conditions du discours psychanalytique ne sont pas celles de la dictature, mais bien plutôt celles de la démocratie. Démocratie rétablie, devrait-on ajouter, ou démocratie 2.0, parce que personne ne sait quel sera son destin. Le sens du mot démocratie est aussi sujet de débat – son extension et les changements dans sa signification (2).

\* \* \*

Quelques années avant la dictature du général Videla, qui commença en 1976, j'avais, comme jeune médecin, commencé à recevoir des patients en analyse. Dans mon cabinet, il n'était pas rare, pendant la nuit, d'entendre la sirène des forces paramilitaires ou des tirs d'armes à feu. Un de mes jeunes patients, qui militait dans une organisation armée, fut porté disparu : *desaparecido* ! Il avait laissé l'argent pour le règlement d'une séance auprès d'un proche, qui fit le geste de me l'apporter, m'apprenant cette soudaine absence.

La pratique de la psychanalyse, dans ces conditions, était-elle possible ? Comment ? Aujourd'hui encore, je me pose la question.

\* \* \*

Parti pour Israël, immédiatement après la guerre des Malouines, sans avoir pu voir de mes yeux l'assomption d'un gouvernement démocratique dans mon pays d'origine, j'ai fondé avec quelques collègues le « Mouvement freudien en Israël ». L'intérêt pour nos activités, bien accueillies d'emblée, fut presque immédiat. Dans ce pays, l'épouvante n'était pas moins présente en 1985 qu'en Argentine. La Shoah était omniprésente dans les conversations. Récemment arrivé, je me disais que ce murmure continu constituait un savoir. Je supposais « au pays » le savoir sur l'horreur de la Shoah.

C'est seulement bien des années plus tard, à la faveur de la relecture d'un texte de Saoul Friedlander et touché par la douleur de la perte de cet homme de valeur que fut Claude Lanzmann, que j'ai pu méditer avec un peu plus de finesse sur ce qu'avait pu être une des conditions au moins de la réception du discours analytique lacanien en Israël.

*Shoah* a été produit et diffusé par Lanzmann en 1985 – la même année que les activités du groupe lacanien en Israël. La première conférence sur l'histoire de la Shoah eut lieu en Allemagne, en 1984, à Stuttgart. Avant cette conférence et avant la sortie de *Shoah*, selon Friedlander, seule la diffusion de la série américaine *Holocaust* à la fin des années 1970, avait pu faire émerger, dans le monde occidental en tout cas, la question : « Qu'est-ce que cette histoire ? » Non pas qu'en Israël tout le monde connaissait à l'époque les horreurs de la Shoah. Mais, dans le monde qu'on appelle « civilisé », cette question n'a légitimement pu être posée que dans les années 1980. Et pas sans les résistances les plus obscures. Friedlander mentionne notamment la « querelle des historiens » en Allemagne, en 1986, dans laquelle des historiens tels que Erns Nolte et Andreas Hillgruber avaient tenté de défendre le III<sup>e</sup> Reich ; selon eux, on ne devait pas oublier le péril représenté par le régime soviétique et ses crimes contre lesquels le III<sup>e</sup> Reich s'était dressé.

Bref, une nouvelle ère s'ouvrit dans les années 1980.



\*\*\*

C'est bien des années après le Tribunal Eichmann en 1961 et la fondation du musée de la Shoah, Yad Vashem, en 1948 puis 1953, qu'en Israël nous avons ouvert la porte au discours de Lacan, discours qui vivifie, discours vivant. Lacan avait raison quand il formulait en 1967, dans sa proposition sur la passe, que dans le cas du camp de concentration, « La troisième facticité, réelle, trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue, c'est ce que rend parlable le terme du camp de concentration, sur lequel il nous semble que nos penseurs, à vaguer de l'humanisme à la terreur, ne se sont pas assez concentrés. » (3) La langue, moins bégueule que le réel, pour promouvoir cette facticité réelle : ainsi dans *Shoah* Lanzmann utilise-t-il uniquement des témoignages de vivants, et a refusé d'utiliser des scènes scénarisées. C'est la langue des survivants et des témoins qu'il explore, jusqu'au témoignage étonnant de Ian Karski, qui finit par conclure qu'il ne croit pas qu'il soit possible de comparer la Shoah à rien de connu, ni même d'arriver à la comprendre.

Peut-être qu'en Argentine aussi, seule une démocratie rétablie, renouvelée, a pu offrir une langue pour le discours de Lacan après la dictature et les *desaparecidos*. Démocratie *pas-toute*. Pas de démocratie qui vaille qui ne soit interrogée par le discours analytique.

1 : Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 518.

2 : Cf Leonhardt D., « The Growing Crisis of Democracy », *New York Times*, 17 octobre 2018, à retrouver [ici](#)

3 : Lacan J., *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 257.

---





## **S'orienter sans céder à la passion identitaire**

**par Jean-Pierre Klotz**

Je propose cette année un enseignement à l'École de la Cause freudienne (ECF) ayant pour titre « L'inconscient, c'est la politique ». Cette forte formule de Lacan, revivifiée par Jacques-Alain Miller, est énigmatique de la bonne façon : on ne risque pas de la « comprendre » trop vite, comme Lacan le recommandait concernant son enseignement. Elle prête peu au repli identitaire. Il est difficile de se dire « je m'y vois » sans se trahir, sans céder à l'éblouissement. Comme d'autres formules de Lacan, on s'évertue à la réduire. Mais très vite, on cale, on n'est pas si assuré. Il n'est pas si aisé de faire vrombir le moteur et de partir dès lors en trombe sûr de soi.

Elle recèle pourtant de belles vertus, cette formule, entre autres celle soulignée d'entrée par J.-A. Miller lors de sa reprise : elle tend à amplifier l'inconscient plutôt qu'à le réduire à ce qu'on croit tomber sous le sens. On se plaît pourtant à poser la politique comme allant de soi, quand on dit par exemple « tout est politique », paradoxale réduction ! L'enseignement de la psychanalyse avec Lacan est plutôt de l'ordre d'un « pas-tout est politique » ! La formule met en scène une équivalence d'être entre deux domaines, l'inconscient tel qu'introduit par la psychanalyse, et la politique illustrant l'art de gouverner, *a priori* foisonnants. Mais ni l'un ni l'autre n'inclut d'entrée sa propre limite. N'en est pas moins institué un lien, un « ...c'est... » indicatif *a minima* d'une orientation. Deux pôles énigmatiques qu'on présume identifiants, et un lien qui oriente sans que ce qui s'en identifie n'en soit figé pour autant. À voir donc, à revoir même avant de l'envoyer à la revoyure !

Des événements déstabilisants ont scandé l'actualité mondiale ces dernières années, nous amenant à nous demander comment maintenir les conditions de déploiement de notre champ face à de nouveaux périls. Des psychanalystes ont moins que jamais aujourd'hui à se considérer comme « extraterritoriaux », lieu commun couramment destiné à les mettre à l'abri ailleurs que là où ils se trouvent. L'Autre, certes, n'existe pas, mais comme on ne cesse de le faire exister à partir de ce qu'il y a, non sans confusions multiples, il serait vain, voire préjudiciable, là comme ailleurs, de se contenter de n'en vouloir rien savoir. La politique n'est certes pas la reine de notre champ, mais elle peut contribuer à y faire l'arène, avec ses jeux du cirque. Les foires d'empoigne nous menacent souvent, au risque de s'égarer dans une sorte de perdition funeste. Celle-ci serait inévitable, corps et biens, sans l'affrontement à un tel risque. S'orienter est préférable à s'engluer dans une neutralité supposée idéale !

Comment entrer dans la danse ? Je vais me servir d'un passage bien connu et peu commenté du chapitre XIV intitulé par J.-A. Miller « L'amour du prochain » du Séminaire VII *L'Éthique de la psychanalyse* de Lacan. Il y décrit ce qu'on identifiait clairement, dans les années 1950, comme les intellectuels de gauche et les intellectuels de droite, avec un couple de termes importés de la littérature médiévale anglaise : les *fools* et les *knaves*. Pour le dire vite, Lacan choisit de traduire ici *fool* par « innocent » ou, mieux encore, par « demeuré ». L'intellectuel de gauche est donc un demeuré dont la vertu, celle du bouffon, est de mettre sur la scène des vérités qui ébranlent en toute innocence. À l'opposé, le *knave*, traduit habituellement par « valet », est le réaliste qui se met au service de son maître. Il tend à la canaillerie, laquelle caractérise l'intellectuel de droite.



Le demeuré et la canaille, comme deux types d'intellectuels mis l'un en face de l'autre. Les voilà, comme on le dit en français, habillés pour l'hiver, avec une dérision provocante ! Et Lacan n'en reste pas là, il ne se contente pas de cette double identification. Il dit que « la *foolery*, qui donne son style individuel à l'intellectuel de gauche, aboutit fort bien à une *knavery* de groupe, à une canaillerie collective ». Il nomme celle-ci « rouerie innocente », puis « tranquille impudence », laquelle témoigne de ne pas « vouloir payer le prix » des vérités héroïques révélées une par une, caractérisant ceux de gauche se mettant ensemble. Moquerie, certes, mais encore ?

Lacan est amené ensuite à préciser que Freud, lui, n'était ni une canaille ni un demeuré, s'il est incontestable qu'il n'était pas progressiste. En 1960, il n'était guère conformiste de parler ainsi. Plus tard, dans l'Impromptu à la fin du Séminaire XX, Lacan se qualifiera lui-même de « libéral », soit de non-progressiste, comme il disait de Freud des années auparavant. Ces catégories elles-mêmes n'ont pas manqué de se mouvoir, et d'émouvoir, depuis lors, épousant les bouleversements d'un monde qui dépend d'abord de ce qui s'en dit, scandant les mouvements opaques d'un réel insistant.

Mais ce n'est pas sur le jeu d'identifications générant des supposées identités que je voudrais insister ici. Elles ne manquent pas d'ironie. Ce n'est pas que les deux costumes dont les uns et les autres sont ici affublés leur aillent mal. Ils sont plutôt ressemblants, ils ne manquent pas d'être suggestifs, comme on dit, d'éclairer bien des situations. Mais dire que les intellectuels de gauche sont des demeurés et ceux de droite des canailles a d'abord une fonction provocatrice. Cela réveille ! Le plus intéressant est de voir les mouvements, ce qui se passe entre ces figures, voire ces marionnettes. Cela aide à saisir comment s'orienter, vers où aller, non pas vers qui ou vers quoi, mais comment, au milieu d'imbroglies plus ou moins tragi-comiques. Il ne s'agit jamais de dire d'une position « je te tiens » ou « j'y suis j'y reste », mais de pouvoir continuer à se mouvoir, non sans capacité à s'orienter. Que les points de repères s'approchent avec de la dérision pour les identités est plutôt de bon aloi. Le mieux n'est pas le bien, la psychanalyse a entre autres vertus de pousser à se méfier du bien identifié comme tel. Elle vise plutôt à s'orienter mieux.

S'orienter n'est pas s'identifier, en politique comme en psychanalyse. Il n'est pas indifférent que ce soient deux des « professions impossibles » freudiennes : gouverner et psychanalyser. Comment l'enseigner, si on ajoute la dernière du trio ? Naviguer dans ces eaux plus ou moins troubles suppose que rester au port ne saurait être l'objectif. Il s'agit plutôt de garder la possibilité de ne pas cesser de calculer sa position et sa direction, selon la conjoncture. On campe ici ou là, mais ce n'est pas l'identité du camp qui compte. Par contre, on ne peut se passer de s'orienter. Aucune pureté, de la position, de l'âme, du désir, n'est de saison, alors que l'inconscient, c'est la politique !

Je me souviens de Jacques-Alain Miller critiquant ceux qui souhaitent se fonder sur le rêve en politique (1). Il n'y a jamais lieu de cesser de l'interpréter, encore et encore, pour faire saillir ce qu'il rate.

1 : Miller J.-A., « La politique du rêve et la politique du désir », *Le Point*, 29 novembre 2011, disponible sur Internet, [ici](#)



---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**